

Dans une société fissurée, accueillir la transformation de la vie religieuse

Le titre de ma brève intervention introduit la métaphore de la « fissure » : nous vivons dans une société qui est fissurée (comme une vieille maison) et dans laquelle beaucoup d'institutions et « formes de vie » craquent et mettent en quelque sorte à découvert le *désir d'intériorité et le désir d'une vie sensée et cohérente* de bon nombre de nos contemporains. C'est notre *kairos* ; et c'est dans cette situation – je l'expliciterai un peu – que nous pouvons accueillir *et* aussi accompagner la transformation de ce que nous appelons très globalement « vie religieuse » ; disons simplement : une vie communautaire fondée, selon une belle expression du pape François, sur une « suite *rapprochée* du Christ Jésus ».

Je reviens à cette métaphore de la « fissure » ou de la « brèche » ; elle me permet de comprendre les deux versants intrinsèquement liés de cette « suite *rapprochée* du Christ Jésus ». Quand on lit et médite les récits évangéliques, chers(chères) ami(e)s, on peut, entraîné par leur propre dynamique, passer trop rapidement par-dessus les « ouvertures » ou « brèches » qui, sans se faire immédiatement remarquer, donnent accès à *l'intimité de Jésus* ; par exemple quand il sort et s'en va dans un lieu solitaire ou monte sur la montagne pour prier. Or, c'est justement la découverte de *cette face cachée* de l'itinéraire de Jésus qui nous permet d'entrer *intérieurement* dans *sa* manière de percevoir les « brèches » et « fissures » au sein de la société galiléenne, la sienne, et de nous rapporter – *avec lui* – aux personnes – malades, pauvres, bien portants, chercheurs de sens ou non, etc. – et aussi aux institutions de la Galilée de notre propre temps.

De celle-ci, je dirai quelque chose dans un premier temps. Je proposerai ensuite une petite réflexion sur la manière de la vie religieuse d'« être sur la brèche » dans notre « Galilée des nations » d'aujourd'hui, avant de terminer par quelques mots sur ce que j'espère et sur ce que, peut-être ensemble, nous pouvons espérer pour demain.

I. Dans la « Galilée » de notre temps...

1. Une constellation spirituelle : le désir d'intériorité et d'une vie sensée et cohérente

Je commence par rappeler quelques phénomènes bien connus :

- Les poussées successives de la *sécularisation* et l'*effritement* progressif du *socle humaniste* en Europe ainsi qu'une conscience plus vive de la *pluralité* de nos cultures ; ce qui entraîne une relativisation de toutes les convictions, transformées en opinions, et un pragmatisme de courte vue.

- La *fragmentation* de nos itinéraires de nomades qui va de pair avec le « retraitement » d'anciens et de nouveaux mythes (qu'on pense par exemples aux films de science-fiction).
- La *loi du plus fort* s'impose comme arrière-fond de notre civilisation mondialisée, largement dominée par la finance internationale.
- Etc.

Bien entendu, des *résistances* se manifestent un peu partout, en particulier pour éviter la destruction de notre « maison commune » terre ; les religions y participent, mais dans notre société laïque, elles rencontrent une incompréhension grandissante ou se trouvent instrumentalisées. *Une nouvelle constellation spirituelle a ainsi émergé.* J'en distingue trois traits qui me permettent de repérer plus précisément les brèches et fissures au sein de notre société, « ouvertures » où se manifeste aujourd'hui le *désir d'intériorité et d'une vie cohérente.*

1^{er} trait : l'humanité livrée à elle-même

Comme jamais avant, l'humanité est livrée en sa totalité à elle-même en tant qu'« humanité » : si l'humanisme européen n'avait aucun doute sur l'exception humaine dans l'univers, nous autres postmodernes, nous nous sommes mis à *douter* de la frontière même entre l'homme et le règne animal et à *douter* de nos possibilités d'assurer à nos sœurs et frères humains de demain un avenir viable sur une planète habitable. Une des raisons majeures de cette situation est la *désarticulation du temps* : notre temporalité individuelle, celle d'une société donnée et celle des réactions / actions de notre planète ne concordent pas et sont traversées d'innombrables conflits. Chacun d'entre nous peut encore se dire facilement : « les sanctions de la terre, je ne les connaîtrai pas ; après moi le déluge ». Classiquement, nos traditions religieuses garantissaient l'articulation de ces différentes temporalités. Or— *première brèche*—, cette articulation n'est plus du tout assurée ou garantie d'emblée. Dans nos sociétés laïques et plurielles, elle doit l'être par une « foi *élémentaire* » qui ne se réduit pas à la *dimension individuelle*, mais intègre aussi la confiance qui se trouve à la base du *lien social et politique* et l'espérance qui mise sur *l'habitabilité de notre planète* pour des générations futures. Ce qui me conduit vers un deuxième trait :

2^e trait : la cohésion sociale livrée à notre « art de vivre ensemble »

Le désarroi et le stress fréquents qui, dans la constellation spirituelle que je viens d'esquisser, résultent de l'abandon des êtres humains à leur désir de vivre individuel et collectif, peuvent aussi conduire à *rapprocher les uns des autres*, comme cela s'est manifesté à plusieurs reprises durant les épreuves de ces derniers temps. Ayant abandonné la référence publique à Dieu, nos sociétés ont maintenu cependant la valeur centrale de la « fraternité » ou l'« agir des êtres humains les uns envers

les autres dans un *esprit de fraternité*», selon l'article 1 de la Déclaration universelle des droits de l'homme (1948) ; valeur qui *transcende* de l'intérieur toute législation et ne cesse de nous rappeler le caractère hautement problématique de la cohésion sociale, sans cesse mise à l'épreuve par la violence. C'est dans cette *brèche* – il s'agit toujours de la même – que retentit l'appel à *un nouvel « art de vivre ensemble »*. Dans la *société civile*, il se manifeste par exemple par une vie associative sans cesse renaissante, ajustée à nos multiples besoins sociaux, par des multiples initiatives, engagements, fondations de toutes sortes de « tiers lieux », etc. ; Foucauld Giuliani nous en parlera sûrement. Dans cette brèche peut naître aussi ce que le pape François appelle une « fraternité *mystique, contemplative* » (*Evangelii gaudium*, 92). « Vivez la mystique de la rencontre ! », nous exhorte-t-il dans sa *Lettre aux consacrés* (2015). Quand la référence à Dieu a perdu de sa pertinence ou est immédiatement soumise à malentendu, faire percevoir la profondeur mystique qui se cache dans la plus petite manifestation de fraternité est sans doute la meilleure façon d'ouvrir un accès à l'expérience de Dieu. Ce qui me conduit vers un troisième trait.

3^e trait : l'implication de tous dans les décisions qui les concernent

Ces manifestations, souvent « alternatives », d'un « art de vivre ensemble » sont très éloignées de la logique politique qui souffre globalement de ce qu'on peut appeler un « schisme vertical » : les élites qui gouvernent notre société vivent à grande distance de la population et de ses préoccupations et poursuivent, dans beaucoup de cas, leurs propres intérêts. Par ailleurs, la complexité des processus de décision est devenue telle que ceux-ci ont été largement récupérés par des commissions d'experts. Face à un monde politique de moins en moins transparent, de très nombreux citoyens se retirent progressivement de l'espace de participation active qui leur restait, sans pour autant devenir passifs. C'est encore la même *brèche* qui s'ouvre ici. Car le *désir d'être impliqués* dans les décisions qui les concernent ne s'est pas éteint. Au contraire, il n'a cessé de se manifester de manière très diverse, parfois de façon violente : qu'on pense par exemple aux « gilets jaunes » ou à la fondation de nouvelles associations, « tiers lieux », etc. auxquels je viens de faire allusion. Nos ordres, congrégations, instituts et communautés ont une très longue expérience de délibération et de participation capitulaire de tous aux décisions importantes. Tout ce trésor, si éloigné de la plupart des mœurs politiques de nos sociétés, est pourtant peu connu du grand public, même au sein de l'Église.

2. L'Église au début d'une nouvelle phase historique

Les trois traits que je viens de repérer – l'humanité livrée à elle-même quant à son avenir, la cohésion sociale livrée à notre « art de vivre ensemble », l'implication de tous dans les décisions qui les concernent – forment la *constellation spirituelle de notre Galilée* et se présentent comme conditions

actuelles d'un ajustement ou d'une « réinvention » de l'Église et, bien sûr, de la vie religieuse. Pour ce qui est de l'Église, elle est effectivement tout au début d'une nouvelle phase historique. *Laudato si'* avec sa reprise dans *Laudate Deum* (1^{er} trait), l'importante encyclique *Fratelli tutti* (2^e trait) et maintenant le *Synode sur la synodalité* (3^e trait), ainsi que ce que ces initiatives pontificales ont suscité, sont des manières de rendre l'Évangile de Dieu « présent » dans les fissures qui s'ouvrent au sein de nos « Galilées » d'aujourd'hui.

3. Les difficultés de la « vie religieuse » : l'Église et la société ont du mal à comprendre qui nous sommes

C'est plus difficile pour ce que nous appelons « vie religieuse ». Je ne veux pas dire que nous ne sommes pas « présents » dans la constellation spirituelle de notre société : nous sommes sur la brèche dans beaucoup de domaines ; à côté des « plus pauvres » (je n'en ai pas encore parlé), des réfugiés, des immigrés, etc. *Mais l'Église et la société ont du mal à comprendre qui nous sommes.* Un quart des pères et mères synodaux (sur certains continents bien plus) sont des religieux. Et pourtant, quant à la vie religieuse, le document de synthèse reste un texte très hésitant ; on y perçoit un malaise persistant. Dans sa première version, le chap. 10 s'intitulait « La dimension charismatique de l'Église », traitant curieusement et presque exclusivement de la « vie consacrée », et dans sa dernière version « Vie consacrée et associations de fidèles : un signe charismatique » ; c'est la structure charismatique de l'Église qui devient le décor pour parler de la vie consacrée. En bref, ma difficulté est que l'Église continue à identifier la vie religieuse à un ou à plusieurs « charismes » collectifs, en quelque sorte mis à distance et souvent « utilisés » pour des fonctions de suppléance, alors que sa pastorale reste largement insensible aux « charismes » individuels des chrétiens.

Cette remarque, sans doute trop succincte, m'invite à ajouter encore deux rapides observations à mon diagnostic « galiléen ». *1^{ère} observation* : Il me semble que nos congrégations religieuses ont fait beaucoup de choses pour partager leurs « charismes » avec d'autres – je pense à la notion de « famille » : les familles franciscaine, dominicaine, ignatienne, etc. – ; après le Concile, elles ont su s'inscrire avec beaucoup de créativité dans une culture de militance et de projet. Or, ces manières de procéder montrent aujourd'hui leur limites, à la fois démographiques et culturelles, et *nous obligent à nous interroger plus fondamentalement sur ce que nous sommes.*

2^e observation : Le désir d'intériorité et d'une vie cohérente qui se manifeste aujourd'hui dans les brèches de nos sociétés et suscite beaucoup d'engagements, a du mal à passer le *seuil décisif de la durée* : l'engagement « *une fois pour toutes* ». C'est non seulement la vie religieuse qui est concernée mais aussi le mariage : deux formes de vie communautaire différentes, toutes les deux d'ordre « charismatique » et supposant un engagement à vie, sorte de chèque en blanc comme *concrétisation*

de notre vie de baptisés. Le « une fois pour toutes » est décisif pour le baptême et pour ces formes de vie, car, *à la suite de Jésus*, il témoigne du « une fois pour toutes » de l'engagement de Dieu à notre égard et à l'égard de chaque être humain, quoi qu'il arrive ! La difficulté de passer ce « seuil » vient du fait que cette conversion suppose déjà une *certaine maturité humaine*, à savoir la prise de conscience, offerte à tout être humain, qu'il n'a qu'une seule vie et qu'il peut la mettre *tout entière et librement* en jeu, une fois pour toutes, ... « avec la grâce de Dieu ». Passer ce seuil, inhérent à la tradition chrétienne, n'est pas plus difficile aujourd'hui qu'hier. *Mais* ce que j'ai dit de la configuration spirituelle de notre propre Galilée met ce « passage » en quelque sorte à nu en toute sa radicalité. Car l'actuelle désarticulation du temps individuel, de celui de nos sociétés et de celui de la terre (1^{er} trait) et un stress généralisé conduisent à surinvestir nos itinéraires individuels et, surtout, à tout rendre « provisoire ». Avec ces quelques éléments de diagnostic, j'ai déjà commencé une réflexion de fond sur la manière de la vie religieuse d'être sur la brèche dans nos « Galilées » d'aujourd'hui.

II. ...être sur la brèche

Mettre alors toute son existence en jeu dans la forme de vie qu'est la vie religieuse n'est possible que dans une « suite rapprochée du Christ Jésus » ; ce qui veut dire : lire *effectivement* les récits évangéliques en nous situant *en même temps* des deux côtés, caché *et* visible, de l'itinéraire de Jésus, nous approchant donc de son intimité *et* le suivant pas à pas sur nos propres routes de Galilée, celles dont il vient d'être question.

1. Deux tensions

Deux tensions plus particulières jouent diversement dans l'histoire de la vie religieuse, orientant cette lecture des récits évangéliques. La première se situe entre la *vie contemplative* reliée à la prière de Jésus « sur la montagne » *et* les *dimensions actives* de la vie consacrée, symbolisées par la « descente » dans la vie quotidienne. Il serait vain de vouloir les séparer, comme si l'on pouvait isoler l'un des deux côtés, caché *et* visible, du récit évangélique. Pourtant, des articulations ou dosages différents de ces deux versants ont existé et continuent à s'inventer : le rapport des uns et des autres au cloître ou à la maison ainsi qu'au travail ou à l'itinérance n'est nullement le même ni bien évidemment leur manière de rythmer le temps ou de gérer l'agenda, pour ne nommer que ces deux paramètres essentiels de nos multiples styles de vie, appelés dans tous les cas à s'inventer au jour le jour selon les urgences de Dieu.

L'autre tension porte sur les rapports entre l'individu et la communauté, la distinction ancienne entre érémitisme et cénobitisme marquant les deux extrêmes. Mais là encore, il faut noter que la communauté n'est jamais absente, même dans l'érémitisme le plus rigoureux, et que la solitude reste

une marque essentielle de la vie consacrée religieuse même si le choix premier porte sur une vie en communauté, si fortement mise en relief par le Nouveau Testament et beaucoup de fondateurs et fondatrices.

2. Accueillir des transformations

Il me semble que les transformations de la vie religieuse que nous sommes appelés à accueillir, précisément dans la Galilée de notre temps, touchent à ces deux tensions. Il y a 45 ans – quand j’ai fait mon noviciat –, c’est ce qu’on appelle une « personne d’identification » qui a joué un rôle décisif dans mon entrée ; j’ai été fasciné par la diversité et la créativité des personnalités fortes, rencontrées dans la vie religieuse ; peu d’entre elles laissaient paraître leur fragilité. La découverte des abus nous a fait prendre conscience de l’ambiguïté de cette personnalisation.

Progressivement le versant communautaire du choix religieux, jamais absent auparavant, s’est renforcé, avec tous ses trésors de délibération et de synodalité déjà évoqués. Il me semble qu’aujourd’hui il faut préciser cette transformation heureuse. Car nous risquons toujours de réduire le mode de vie communautaire à ce que nous faisons ou ne faisons plus. Or, ce dont notre Galilée a le plus besoin, ce sont des « visions » ; des micro- et des macro-visions qui, dans les fissures de nos sociétés et les menaces apocalyptiques qui pèsent sur elles, manifestent ce que *d’autres* peuvent percevoir comme *manifestation* concrète et enracinée d’une foi élémentaire et – avec la grâce de Dieu – comme invitation à s’approcher de la foi chrétienne. Encore une fois : il ne s’agit pas d’abord d’un faire ou d’une théorie, mais de « *quelque chose* » que *d’autres* peuvent voir et entendre ; Vatican II disait : un « signe » qui parle. Aujourd’hui, l’hospitalité ou la fraternité – une fraternité ouverte et hospitalière – est sans doute le signe par excellence pour susciter une foi dans la vie et surtout une espérance. Selon la première des deux tensions, ce « signe » se manifeste sous deux formes différentes : les monastères de l’Europe restent des lieux très fréquentés d’une hospitalité ouverte et continuent, dans nos sociétés en transition, à susciter tout un imaginaire utopique (Danièle Hervieu-Léger). Mais il y a aussi toutes celles et tous ceux parmi nous qui, ayant des maisons et des habitats, sont plutôt des itinérants et, sous de multiples formes, demandent hospitalité auprès de ceux qu’ils rencontrent.

Par cette insistance sur la communauté, qui contraste avec le mariage comme autre forme de communalisation, je ne veux pas suggérer que la formation de personnes, voire de personnalités est sans importance. Mais il me semble que l’enjeu principal aujourd’hui est de laisser paraître concrètement que le chèque en blanc qu’on signe une fois pour toutes quand on entre dans la forme de vie religieuse, rend possible une véritable humanisation qui passe évidemment, *comme pour tout être humain*, par des crises et toutes sortes de fragilisations dont nous espérons qu’elles soient

humanisantes. C'est précisément ce que nos contemporains et beaucoup de chrétiens ne croient plus et ne perçoivent plus, ni dans la vie religieuse ni dans la forme de vie qu'est le mariage. C'est ce regard qu'il nous faut rendre possible aujourd'hui.

3. *L'ars moriendi*

J'espère aussi avoir donné ainsi quelques critères pour le discernement bien complexe que certains d'entre vous doivent mener quant à l'avenir de leur Institut. Rappeler, dans notre temps éprouvant de *passage*, que la vie religieuse appartient à l'ordre charismatique de l'Église est en effet décisif. Car le propre de l'ordre charismatique est qu'on ne peut ni s'y installer ni faire son nid dans *ce qui est donné aujourd'hui* ; le « provisoire » en fait congénitalement partie (1 Co 7,29). J'ai évoqué, à la fin de mon diagnostic « galiléen », la difficulté de beaucoup de nos contemporains à envisager des engagements dans la durée, voire leur incapacité à recevoir leur vie unique comme un tout, se laissant prendre par le « tout provisoire » qui s'est installé dans nos sociétés et éprouve nos itinéraires personnelles et toutes nos institutions. Nos congrégations religieuses rejoignent cette condition commune. Mais l'engagement « une fois pour toutes » et l'intériorité d'une femme ou d'un homme de prière et de toute une communauté priante *donnent à vivre* ce « provisoire » d'une toute autre manière, sous le regard mystérieux du Dieu de la vie qui demeure.

Cette « condition » nécessite un long apprentissage de *l'ars moriendi* (de l'art de mourir) : parfois elle conduit vers l'acceptation d'une disparition, souvent vers des mutations et des réformes dont notre histoire est si riche en exemples ; par ailleurs, elle fonde notre obéissance à l'Église. Car ce n'est pas tel « charisme » ou tel institut qui a reçu les promesses de la vie éternelle ; mais c'est l'Église tout entière qui a entendu la parole de son Seigneur : « je suis avec vous... jusqu'à la fin des temps » (Mt 28,20).

III. Ce que j'espère

Il me reste, pour terminer ces quelques suggestions, de reconnaître que, tout en étant heureux dans ma vocation, je me sens démuné devant la question de l'avenir de la vie religieuse en Europe et en France. Ce qui ne m'empêche pas d'exprimer mon espérance.

1. L'Église en apprentissage

Je suis en effet convaincu que nous sommes déjà entrés dans une nouvelle phase de l'histoire de l'Église où celle-ci est en train d'apprendre – *et nous avec elle* – comment rendre l'Évangile de Dieu effectivement « présent » dans les brèches galiléennes que j'ai tenté de repérer. Cela suppose que nous soyons nous-mêmes, communautairement et personnellement, *en apprentissage* : je dis bien au même titre que tous les baptisés. Cette *égalité* est le cœur de la vision d'une Église synodale en

mission, telle qu'elle est désirée par le Synode. Malgré toutes les résistances qui s'y opposent, une mutation irréversible s'est enclenchée ; elle est source d'une espérance, même si nos générations ne verront pas la nouvelle figure d'Église qui en train de se dessiner.

2. Des fonctions supplétives, critiques et prospectives

Cette situation implique que la vie religieuse continue certes à répondre, ici et là, à des urgences en exerçant des *fonctions supplétives* de pastorale ou autre, à condition cependant que ces activités *utiles* n'occulent pas sa *fonction critique et prospective* qu'elle a toujours exercée dans l'histoire : fonction critique quand une Église locale et ses fidèles ne se laissent plus guider, à la manière de Jésus, par une expérience intérieure de Dieu vers les fissures au sein de leur Galilée et risquent de vivre leur foi hors-sol. Mais nous savons aussi qu'au lieu d'entamer un discours critique, il vaut mieux ouvrir des laboratoires d'avenir comme la vie religieuse française a su le faire remarquablement tout au long de son histoire ; aujourd'hui moins en comptant sur telle ou telle œuvre qu'en faisant confiance à des *microréalisations* et des *microclimats* pour préparer des mutations en profondeur.

3. « La moisson est abondante... »

J'ajoute un tout dernier mot. Le sentiment de crise qui habite notre société et nous habite risque de nous rendre incapables d'entendre la parole de Jésus adressée aux soixante-douze autres disciples : « *La moisson est abondante...* ». Dans mon diagnostic galiléen, j'ai évoqué le peu d'égard de la pastorale ecclésiale pour le « charisme » spécifique de *chaque* baptisé et la maturation de celui-ci qui nécessite respect, accueil et formation. Or, notre propre avenir dépend de cette maturation des chrétiens et de la pastorale ecclésiale ; et nous en sommes en même temps responsables. Certes, c'est au gré de rencontres effectives qu'unetelle ou untel quitte son statut d'« hôte » et reste effectivement avec nous. Mais cela suppose – je le redis – que la pastorale globale s'intéresse réellement au charisme de tout un chacun. C'est là mon « espérance... contre toute espérance » : que nos yeux s'ouvrent en Église et voient que dans notre Galilée aussi, la moisson est abondante.

Christoph Theobald sj